

VISIONS D'YVERDON-LES-BAINS

Cent ans de cartes postales



Edité par la Fondation Deriaz
1446 Baulmes

Il existe peu de plaisirs dans la vie qui égalent le sentiment né lorsque les choses finissent par s'accomplir.

Extrait du dernier discours de Stanley Kubrick, photographe, réalisateur, producteur et metteur en scène de cinéma. Décédé le 7 mars 1999 à l'âge de septante ans.

Traduction de Thierry Jobin, Le Temps 31 décembre 1998.

Première partie

VISIONS D'YVERDON-LES-BAINS
cent ans de cartes postales

Deuxième partie

Oeuvres personnelles
des
DERIAZ photographes

et celle du

Professeur Pierre Emile Ravussin



VISIONS D'YVERDON-LES-BAINS

cent ans de cartes postales

Je me trouvais si bien du séjour d'Yverdon que je résolus d'y rester.

Jean-Jacques Rousseau



HISTORIQUE DE LA CARTE POSTALE ILLUSTRÉE

1. LA CARTE POSTALE

- Photo, dessin imprimé sur une carte souple et rectangulaire et dont le verso est destiné à la correspondance ainsi qu'à l'adresse et à l'affranchissement. (Larousse).
- Cette « fidèle messagère d'amour et d'amitié » fait partie de notre vie quotidienne, prend place entre le timbre et la reproduction artistique ou la photo, et qui peut être considérée comme un des chaînons qui unissent l'art et le commerce. Elle est symbole, déclaration, souvenir et parfois menace. Elle fait rire, pleurer, elle émeut, elle étreint, elle fait grincer des dents.

2. LA PREHISTOIRE

- Disons pour mémoire que l'habitude de transmettre des vœux sur cartes illustrées se perd dans la nuit des temps. Cette pratique était courante en Extrême Orient, dès le début du dixième siècle.
- En France, au dix-huitième siècle, il existe une industrie des cartes illustrées. On peut lire dans l'Almanach de la Petite Poste de Paris en 1777 : « On s'envoie par la poste, en manière de compliments ou de félicitations, sur les sujets les plus différents, des cartes gravées et souvent annotées, qui se transportent ouvertes aux yeux de chacun. On a beaucoup discuté de cette invention, qui est du graveur Desmaisons. Certains trouvent que c'est encourager la malignité des serviteurs qui, ainsi, peuvent entrer dans vos secrets ».
- Goethe, dans une de ses lettres remercie une admiratrice pour ces « petites créatures mignonnes et tordues qui s'inclinent pour saluer », et, dans une autre lettre, il félicite un ami qui a fait reproduire sa maison sur ses cartes.
- On ne peut cependant pas prétendre qu'elles puissent être considérées comme de vraies cartes postales. Elles sont en effet reproduites à un nombre d'exemplaires très limité et restent des initiatives personnelles. Il en sera ainsi jusqu'à l'établissement de la carte postale officielle par l'administration des Postes.

1. L'HISTOIRE

- C'est seulement en 1865, pendant le Cinquième Congrès Postal tenu à Carlsruhe, que le secrétaire d'état aux Postes proposa l'emploi des cartes postales officielles. Cette proposition ne fut pas retenue.
- Par le décret du premier octobre 1869, le Directeur des Postes Autrichiennes adopte cette idée de la carte postale officielle.
- M. de Rampont, directeur général des Postes Françaises, signe la loi prenant une mesure similaire le vingt décembre 1872. Mais la guerre de 70 est déjà commencée et la carte postale, à la faveur de la propagande, commence sa carrière.
- En novembre 1870, Léon Bernardeau était libraire à Sillé-le-Guillaume, près d'un camp militaire où 40.000 hommes passaient leurs loisirs à écrire à leurs petites amies. Hélas, notre libraire avait épuisé tout son stock de papier. Alors, il eut l'idée de débiter en petits rectangles les couvertures des cahiers dont il avait déjà vendu les feuilles au détail. Le résultat fut une carte blanche de 66 mm sur 98 mm qui devait être envoyée sans enveloppe. Sur le côté réservé à l'adresse, Bernardeau avait imprimé des faisceaux d'armes, des allégories patriotiques et les armes de la Bretagne. Sur une banderole, une inscription rappelait l'origine de la carte. Le verso blanc était réservé à la correspondance. La maison Oberthur, de Rennes, imprima le dessin. Les militaires furent conquis et le succès fut tel qu'au début de 1871, Bernardeau mit en vente une nouvelle carte destinée à l'ensemble de l'armée. Y étaient représentées des cartouches à l'intérieur desquels des réserves permettaient à l'expéditeur de noter son arme et le numéro de son régiment. Il faut attendre un article que Le Petit Journal consacra à Bernardeau le six septembre 1902 pour qu'il devienne le dieu des cartophiles français. Des réceptions officielles furent organisées, des cadeaux lui furent offerts et il n'y eut pas d'honneur qui ne lui fût rendu. Les journaux publiaient sa photo et ses caricatures ; des poèmes chantaient sa gloire.

Le portraitiste Cazals, dont on connaît un portrait de Verlaine, et qui à ses moments perdus, taquinait la muse, nous a laissé ces vers immortels :

**Tu m'as demandé de faire
Un sonnet au Silléen
Que le nouveau ministère
Voudra décorer demain,
A l'imprimeur, au libraire
Dont la vie est en chemin
Que parfument la bruyère
La violette et le thym.
Tu me fais l'honneur insigne
De juger F.A.C. digne
De louer selon Boileau
L'humble artiste de la Sarthe
Qui créa la belle carte :
Gloire à Bernardeau !**

- Voici donc un des principaux postulant au titre envié de père de la carte postale, mais Georges Goury a lancé le quinze août 1900, dans la Revue illustrée de la Carte Postale, une théorie très attrayante : le père, ou plutôt les pères de la carte postale, seraient le hôteliers qui avaient inventé celle-ci en publiant des vues de leur établissement au verso desquelles ils écrivaient leur correspondance.
- En 1899, les statistiques de la production donnaient les résultats suivants :

Allemagne, 50 millions d'habitants	88 millions de cartes
Angleterre, 38,5 millions d'habitants	14 millions de cartes
Belgique, 6 millions d'habitants	12 millions de cartes
France, 38 millions d'habitants	8 millions de cartes
- L'exposition de 1900 doit être considérée comme le début de l'âge d'or de la carte postale illustrée. Jusqu'alors, le prix de la carte postale était élevé, car les seuls procédés de reproduction connus étaient la pointe sèche, le burin et la lithographie. Puis fut inventée la photocollographie qui se subdivise en héliotypie, photolithographie et phototypie. Cette dernière s'imposa, et, grâce à elle, la carte postale devint populaire.

Pourquoi la cartophilie ? Quelle est l'originalité de la carte postale par rapport aux anciens moyens de correspondance ?

Il y a deux réponses : 1. Elle s'envoie ouverte, 2. Elle est illustrée.

- 1. Le secret, l'inviolabilité de la correspondance est une assurance de liberté, que les dictatures d'ailleurs s'empressent de violer. Pourtant chaque homme, chaque femme et chaque enfant a beau tenir à cette liberté, il est parfois tenté par l'exhibitionnisme. Celui qui aime, celui qui hait, a besoin de crier sa passion à la face du monde, même s'il ne veut pas se l'avouer. Et je ne parle pas des exhibitionnistes pathologiques qui sont légion. Depuis un siècle, donc, les hommes attendaient le moment où ils pourraient dire « je t'aime » ou « merde » ouvertement. En écrivant des choses personnelles, dont on sait, consciemment ou inconsciemment, que n'importe qui peut les lire, on croit sortir de l'anonymat, être publié, en quelque sorte.
- 2. L'avènement de la carte postale concorde avec la naissance de ce que l'on pourrait appeler l'ère de l'image. Il est en effet évident que le machinisme, l'éducation plus ou moins obligatoire et accélérée ont progressivement relégué l'écriture et la lecture au second plan, au profit de l'image. La photographie, le cinéma, la grande passion des timbres-postes, des images d'Epinal, les chromos, sont presque contemporains de la carte postale. Choisir une carte postale, l'acheter, c'est se sentir une âme de photographe, de peintre, de caricaturiste, acquérir l'esprit et le sens artistique. Et si l'on ajoute son propre grain de sel en complétant l'image par une phrase bien sentie, de consommateur, on devient créateur. Il est bien sûr à la cartophilie d'autres raisons sur lesquelles je ne m'appesentirai pas car elles sont évidentes :

Le souvenir que l'on veut perpétuer.

Le rêve que l'on veut acheter à bon compte.

Le voyeurisme et tous ses succédanés.

La paresse : une carte est plus vite écrite qu'une lettre.

La manie des collections.

1. LES CARTOPHILES

Les collectionneurs de l'époque 1900 n'offrent que peu d'intérêt, car, dans leur grande majorité, ils mettent dans leurs albums n'importe quoi. On peut d'ailleurs dire qu'à partir de 1914 toute famille possède ses albums et que tout le monde est cartophile.

- Au fur et à mesure que la carte devient rite, c'est à dire après 1925, les albums de famille sont rangés dans les greniers et les cartophiles se sélectionnent : Il existe les fanatiques du tourisme ou de l'exotisme, les mordus de la gaudriole ou de la guerre, et les amateurs d'avions, de voitures ou de locomotives, Ces derniers, très nombreux, constituent de véritables franc-maçonneries, et leurs échanges internationaux atteignent des proportions inimaginables. Le prix de certaines cartes postales représentant des locomotives anciennes est souvent exorbitant. Il m'est arrivé d'échanger une seule carte de locomotive contre deux cents représentant des femmes 1900, et dont certaines étaient très rares.
- Le surréalisme, qui a marqué tout notre siècle et changé notre façon de penser, n'a pas manqué d'influencer profondément la cartophilie : les surréalistes ont découvert l'intérêt second des cartes postales, qui, comme tous les moyens d'expression populaires - celui-ci étant, de plus, enrichi par des apports écrits personnels - se permettent des libertés éblouissantes. D'admirables cartes postales furent reproduites dans les revues surréalistes, J.-B. Brunius en publia dans La Revue du Cinéma, et plusieurs amis de Breton découvrirent la cartophilie dans un esprit purement surréaliste. La collection d'Eluard peut être considérée comme une des plus belles qui soient au monde.
- Parfois les spécialisations sont incroyables : j'ai ainsi rencontré un collectionneur qui n'était intéressé que par des cartes représentant des femmes nues à très long cheveux, vues de dos. Il en possédait plus de cinq cents.
- Actuellement, il y a en France plus de cinquante éditeurs de cartes fantaisies et plus de deux cents éditeurs de cartes-vues. On imprime toujours en France près d'un milliard de cartes postales illustrées par an

(extraits choisis de « l'Age d'or de la carte postale » de Ado Kyrrou, chez André Balland, Paris 1966).

P r é f a c e

Lorsque mon ami André Alphonse Deriaz m'invita à rédiger le texte de ce livre qui se veut un voyage photographique à travers le XXème siècle à Yverdon-les-Bains, je m'y refusai dans un premier temps. Puis, après avoir revu les photographies qui illustrent cet ouvrage, j'appréciai la poésie qui émane de ces clichés saisis avec tant de talent par cinq générations de photographes Deriaz. De surcroît, les méthodes d'impression et de traitement de l'image du professeur Pierre Emile Ravussin (*), si révolutionnaires dans leur traitement numérisés font de ce livre un livre évolutif. Chaque tirage pourra être enrichi, les photographies magnifiées, réduites voire coloriées dans d'autres tons.

Ma modeste expérience d'éditeur de la trilogie de l'histoire d'Yverdon-les-Bains ne m'autorise ni à entreprendre une rédaction d'historien, ni à commenter rigoureusement tel cliché qu'il conviendrait de positionner dans son contexte historique, mais, enfant d'Yverdon-les-Bains, je puis laisser libre cours à ma sensibilité et accompagner de quelques commentaires chacune des photographies.

Puissent ces commentaires résonner comme autant de notes de musique qui rythmeraient la nostalgie que j'ai d'Yverdon-les-Bains durant tout notre siècle et dont ces clichés sont visiblement empreints.

Jean Jacques Schaer

* professeur à l'Université Paris VII

Un des rares "clichés" du paléolithique supérieur. Ce lever de soleil vu du Jura depuis les vastes pâturages du "Séroillet", à l'Est de Mauborget, permet de rêver aux terres vierges, aux sauvages rives du lac. Le paysage n'était pas encore altéré, la beauté encore pure, inviolée. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Heureusement, notre région est encore préservée et il est vrai que, certains matins, la brume et les stratus matinaux, rendant les levers de soleil toujours aussi diaphanes, permettent de retrouver cette ambiance. Les strato-cumulus zèbrent toujours le ciel, le lac entaché d'aucune embarcation se moire d'un camaïeu de pourpres que le sépia du cliché semble restituer dans sa sérénité et son calme.



11'000 ANS AV. J.C. LES HOMMES DECOUVRENT LA VALLEE

Les fouilles réalisées sous le contrôle du Prof. Egloff nous prouvent la présence des hommes sur le site du village de Baulmes. Période Dryas.

Prise de vue réalisée par Alphonse III. Linhof Technica 56 mm/72 mm env. 1960 sur film Ektachrome E4

Gigantos format 3,5 m/4,5 m.

Les menhirs de Clendy. C'est vers 1980 que l'on s'intéressa à Yverdon-les-Bains aux quarante-cinq menhirs que l'on prit longtemps pour de simples blocs erratiques. Ils furent relevés en 1986 et réinstallés dans ce que l'on pense avoir été leur position originelle. Ils sont dressés dans une clairière qui se trouve à l'Est d'Yverdon-les-Bains, le long de la route cantonale qui mène à Yvonand.

Cette photo et son montage symétrique par le fantasque André Alphonse Deriaz ont pour seul but d'inviter le lecteur à méditer sur l'infini. L'oeil n'est-il pas attiré par un vide sidéral ? La symbolique secrète de ces alignements n'est-elle pas illustrée là où l'on voit ce cercle de pierres, certaines hautes, fortes, telles des colosses de calcaire ou de granit, au regard tourné vers ce layon imaginaire qui s'enfonce dans l'aulnaie comme s'égare dans le néant la quête éperdue de nos origines mais qui hante nos existences.



DÈS LORS ILS LAISSERENT DES TRACES

3'500 av. J. C. Les hommes occupent le bord du lac et nous le font savoir....

Prise de vue André Alphonse Deriaz, Linhof Technica 56 mm x 72 mm, focale 65 mm, temps de pose $\frac{1}{4}$ de seconde, ouverture 32, novembre 1998 sur négatif Kodak Ektacolor 160.

Gigantos format 2 m x 4,5 m.

Toujours j'ai eu la nostalgie des barques à voiles latines. N'est-ce point simplement la nostalgie d'un temps qui semblait couler plus lentement, plus tranquillement qu'en cette fin de siècle ? Ce bord de Thièle évoque la sérénité dans laquelle vécurent nos aïeux quand bien même le poids de la vie était aussi éprouvant que de nos jours. Quand bien même la roue des brouettes était simplement cerclée d'acier, les pauses non réglementées, les assurances sociales inimaginables. Il émane de cette prise de vue une quiétude infinie.

Remarquez le niveau de la Thièle qui affleure les berges. La seconde correction des eaux du Jura n'avaient pas encore été entreprise. C'était l'époque où l'on autorisait quelques caprices au lac tel celui d'inonder les terres au Nord de la voie de chemin de fer. Une nouvelle génération de peupliers a déjà succédé à celles que, régulièrement, les hommes plantent à cet endroit comme autant de sentinelles. Les marchands de sable ont déserté les rives de la Thièle; ce ne sont plus les journaliers qui déchargent le sable à la pelle, mais les bennes hydrauliques qui le font avec fracas. C'est là, sans doute, à travers le bruit et l'efficacité que mourut la poésie que cette photo rend si bien.



ON ACCEDE A YVERDON-LES-BAINS PAR LE LAC, A VOILE.....

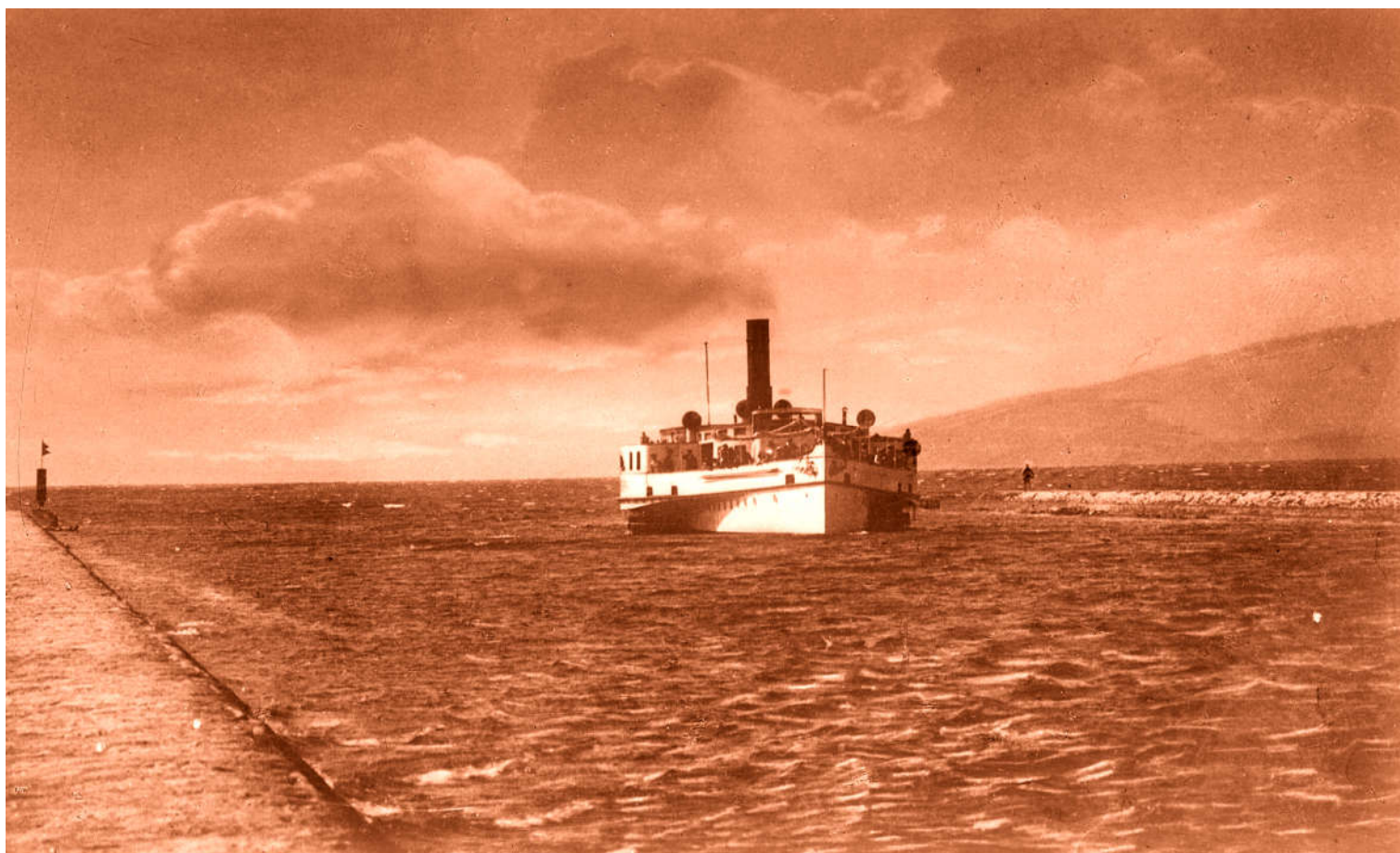
Barque à voile latine. Au premier plan « La Suisse ». En arrière plan, « Le Davel »

Prise de vue réalisée par Alphonse II au début de ce siècle, plaque de verre,
format 13/18 cm

Gigantos format 1,5 m x 90 cm.

Malicieux Alphonse II qui lègue un cliché à en perdre le Nord. Le relief dans l'arrière-plan est bien le contrefort de la colline du Montélaz, mais l'inversion de la plaque photographique laisse penser que ce sont les rives de Grandson et les contreforts du Jura et qu'Othon n'avait pas encore construit son château. Facétieux Alphonse II qui laisse accroire que la noire fumée de ce vapeur se métamorphose en de blancs cumulus.

A en juger par la taille de ce bâtiment, le Fribourg, à sa largeur impressionnante, on imagine ce que devait être l'engouement des Yverdonnois - alors qu'Yverdon ne comptait guère que 5'000 âmes - pour la navigation lacustre.



ON ACCEDE A YVERDON-LES-BAINS PAR LE LAC, A VAPEUR.....

Bâteau à vapeur à l'entrée de la Thièle

Prise de vue réalisée par Alphonse II au début de siècle, plaque de verre format 9cm x 14cm ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de la phototypie.

Gigantos format 1,5 m x 1 m

Lorsque William Barbey a fait construire la ligne de chemin de fer Yverdon / Sainte-Croix, qui sera mise en service en 1898, le règne de la vapeur est à son âge d'or. Ce cliché est pris dans la partie la plus spectaculaire du parcours, dans les "Rapilles" de Baulmes dans un environnement à la flore peu dense, très méditerranéenne, baignée de soleil. Ce cliché restitue une ambiance recherchée pour les cartes postales dont c'était les balbutiements et qui devinrent très rapidement à la mode, créant par là un véritable fonds de commerce pour les photographes d'alors.

Chemin de fer Yverdon-Ste-Croix
Les Râpilles de Baulmes



ON Y ACCEDE AUSSI PAR LE RAIL....

Chemin de fer Yverdon-Ste-Croix, « Au dessus des Rapilles de Baulmes »

Prise de vue réalisée par Alphonse II au début de siècle, plaque de verre format 9cm x 14cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de la phototypie.

Gigantos format 2 m x 3 m

Cette prise de vue qui est dans le prolongement de la précédente est plus tardive. On remarquera la forme plus profilée de la locomotive à vapeur. Ce cliché est pris sous les Aiguilles de Baulmes. Les poteaux électriques situés au premier plan sont-ils ici pour annoncer l'électrification encore balbutiante mais inéluctable, clin d'oeil à un changement de monde ?



ON Y ACCEDE ENCORE PAR LE RAIL, A LA VAPEUR, AVANT GUERRE.....

Prise de vue réalisée par Alphonse III en 1938, plaque de verre format
9 cm x 14 cm ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système
de la phototypie. Gigantos 2,70 m x 1,5 m

Les gyrobus ont fait leur apparition à Yverdon en 1954. Le procédé révolutionnaire mais mal conçu a fait long feu mais Yverdon peut se targuer d'être la seule ville au monde à avoir durablement utilisé ce type de véhicule dont la particularité était une propulsion mue par l'inertie d'un lourd volant tournant à toute vitesse. On voit ici un gyrobus faire le plein, c'est à dire lancer son disque, ce qu'il faisait aux stations terminus et à la station intermédiaire de la place Bel-Air. Si ces véhicules furent assez rapidement remplacés, les Yverdonnois continuent à parler des Gyrobus pour les transports publiques.



ON ARRIVE AUSSI PAR LA ROUTE EN GYROBUS .

Prise de vue réalisée par Alphonse III en 1954, plaque de verre format 9 cm x 14 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de la phototypie

Gigantos 1,5 m x 1 m

Ce cliché est très intéressant pour les anciens Yverdonnois; il illustre quatre symboles de la Ville au milieu du siècle. Tout d'abord, l'Hôtel du Nord avec, dans son prolongement, le cinéma Rex qui a été déplacé. L'Hôtel du Nord a laissé sa place à la tour de l'Union de Banques Suisses. De l'autre côté de la rue d'Orbe, l'immeuble abritait le tea-room Baer qui était une institution yverdonnoise. Superbe tea-room à l'élégant aménagement Art déco où l'on se retrouvait volontiers pour le thé. Le cinéma Bel-Air avait encore une immense salle avec balcon, loges, scène et très belle entrée avec un bar. Ces deux immeubles ont été repris en sous-oeuvre et intégrés au centre Coop. Enfin, le fameux gyrobus qui fut le véhicule choisi pour les premiers transports publics d'Yverdon.



ON ARRIVE AUSSI PAR LA ROUTE EN GYROBUS .

Le gyrobus à la place Bel-Air avec les deux cinémas Bel-Air et Rex (sans l'UBS ni la Migros).

Cette image est tirée d'une carte postale mise à disposition par M. Eric Weber.

Gigantos 1,5 m x 1 m

Cette vue du Buron est prise depuis le pont proche de l'actuelle station d'épuration. La passerelle que l'on voit au fond mène à la plage, dans le prolongement de la rue de l'Industrie. Si le Buron paraît si large, c'est sans doute dû à l'art du photographe, à l'objectif choisi, mais aussi au fait que ce secteur a été complètement canalisé à cet endroit et notablement réduit en largeur lors de l'installation de la station d'épuration.



ON PEUT LONGER A PIED LE BURON.....

Prise de vue réalisée par Alphonse II au début de ce siècle. Plaque de verre format 9 cm x 14 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de la phototypie

Gigantos de 1.5 m x 1 m.

Ce cliché de la rue de la Plaine, au début des années trente, rend compte de l'intensité du trafic à l'époque. On remarquera que la façade du château n'avait pas encore été restaurée. On peut se réjouir que la typologie des bâtiments soit restée rigoureusement la même et il est agréable de penser que, septante ans plus tard aucun immeuble n'a modifié cet ensemble urbain. Seules les devantures de magasin et les façades dans leur partie commerciale ont, elles, évolué.



OU DESCENDRE LA RUE DE LA PLAINE.....

Mme Germaine Stüssi nous apprend que la maison Genillod était le successeur de Girardet, que le débit de sel - charcuterie était tenu par la famille Robellaz et que l'école qu'elle a fréquenté en compagnie de M. Charles Decker était tenue par Mlle Dubath. La maison appartenait à M. Tschumi, ferronnier d'art, vers 1930.

Prise de vue réalisée par Alphonse II, au début de ce siècle, soit entre 1928 et 1932....

Il a utilisé un téléobjectif TELEPHOT VAUTHIER. Plaque de verre 9 cm x 14 cm ayant servi à l'impression de cartes postales par le système de la phototypie.

Giganto format 3.5 m x 6 m.

Autre vue de la rue de la plaine à une époque où parquer n'était pas un problème. La société coopérative est présente à l'angle de la rue St Roch. A noter la façade du château encore percée de nombreuses fenêtres qui éclairaient les salles des classes primaires et primaires supérieures de l'école yverdonnoise.



OU SURVOLER LE CHATEAU ...

Cliché réalisé juste avant la guerre 39 – 45 par Alphonse III

Plaque de verre format 9cm x 14 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale.

Giganto 1m x 1m50

Prise de vue de l'immédiate avant-guerre.

Elle montre l'immeuble de M. Mandrot à gauche qui abrita longtemps le commerce de comestible de M. Pavid ainsi qu'un kiosque qui porte ici le nom de Librairie du Pont de Gleyres. En face le café d'Yverdon a été détruit à la fin des années cinquante pour laisser place à l'immeuble qui abrita la Migros. Les anciens Yverdonnois se souviennent du petit jardin qui savait dispenser sa fraîcheur l'été. C'est sur cet emplacement qu'au XIV^{ème} siècle une porte d'accès fut percée dans la muraille qui protégeait Yverdon. Ce fut la porte de Gleyres du latin *gravia*, *gravie* qui permettait alors de sortir de la ville par la rue du Lac. Après avoir traversé le pont de Gleyres on voit plus au sud une tour qui date du XVII^{ème} siècle; elle était la porte de sortie du faubourg de l'Hôpital.



ET REJOINDRE LE CENTRE VILLE PAR LE PONT DE GLEYRES.....

Le signe original désignant le giratoire nous prouve qu'il y a bien longtemps que les hommes avaient compris que ce système de réglementation de la circulation était suffisant et permettait le passage de nombreux véhicules dans plusieurs directions pour autant qu'il soit convenablement proportionné.

Prise de vue réalisée par Alphonse III avant la guerre. Plaque de verre format 9 cm x 14 cm ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de la phototypie.

Giganto format 1,7 m x 3 m.

La rue du Milieu. Il s'agit de l'épine dorsale de la ville médiévale située entre la rue du Lac et la rue du Four. La plupart des édifices ont été bien conservés. On y notera la plus ancienne maison d'Yverdon-les-Bains, la maison Girardin (magasin la Reine Berthe) qui est une des très rares maisons antérieures à l'invasion bernoise de 1536, malheureusement invisible sur ce cliché. Si les enseignes ont changé, bien des maisons sont restées identiques à cette photographie d'avant-guerre. Seule une marquise moderne qui court le long d'un certain nombre d'immeubles en altère l'aspect.



CHOISIR ENTRE LA RUE DU MILIEU.....

Prise de vue réalisée par Alphonse III avant la guerre. Plaque de verre format 9 cm/14 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de la phototypie.

Giganto format 1,7 m / 3 m.

Rue du Lac. C'est la rue commerçante d'Yverdon-les-Bains qui relie le pont de Gleyres (ancienne porte de Gleyres) à la place Pestalozzi; les immeubles d'origine ont été construits en même temps que le Château mais furent détruits, pour la plupart lors de l'incendie de 1476. On y remarque encore quelques beaux hôtels particuliers, la Maison Chasseur, la Maison du Cercle, la Maison Haldimand. Malheureusement, quelques ouvrages modernes ont terni la belle unité architecturale qu'avait cette rue. Toutes les maisons avaient au nord un jardinet, puis venaient les remparts qui donnaient avant la correction des eaux du Jura, sur les grèves du lac, à la hauteur de l'actuelle gare.



OU LA RUE DU LAC.....

Photo prise pendant la guerre 39 – 45 par Alphonse III

Plaque de verre 9 cm x 14 cm ayant servi à l'impression de la carte postale

Giganto 2 m x 3 m

Les immeubles du nord de la place ont aujourd'hui vocation commerciale. On remarque l'enseigne du kiosque Chevalley (Cigarettes Swissair). Outre la pharmacie Kaiser qui existe toujours, il y avait un chapellier qui a disparu, une épicerie et deux librairies. La librairie Gauthier au No 9 et la librairie Mutrux au No 12 fusionnèrent, perpétuant le métier. Le café du Château est resté mais a perdu son auvent.



POUR ATTEINDRE LA PLACE PESTALOZZI.....

Prise de vue réalisée par Alphonse III pendant la guerre. Plaque de verre format 9 cm x14 cm ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de la phototypie.

Giganto format 1,7 m x 3 m

Cette magnifique vue, prise depuis la place Pestalozzi no 8, date de la deuxième guerre mondiale. Des modifications très importantes ont été entreprises depuis. Les fenêtres de l'aile ouest ont été obstruées. La vigne vierge qui courait le long de la façade nord a disparu. Le monument aux morts a été déplacé. Sous l'escalier principal d'accès au Château se trouve l'entrée du théâtre l'Echandole, sur la face ouest, un accès au Musée et à des salles de réunions. Précisons que la tour au premier plan (tour de la Place) n'est pas ornée d'une potence, mais d'une simple lanterne.



ET DECOUVRIR LE CHÂTEAU ET SES TROIS TOURS

Prise de vue réalisée par Alphonse III pendant la guerre au moyen d'un objectif grand angulaire. Plaque de verre format 9 cm x14 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de la phototypie

Giganto format 2 m x 3 m

Les choses ont bien changé depuis l'ouverture au XV^{ème} siècle de la porte de Gleyres. Le café d'Yverdon a disparu. On remarquera dans le prolongement de l'immeuble Migros ce qui était le garage Bel-Air, une autre immeuble construit en 1954.



1964. C'EST L'EXPO NATIONALE A LAUSANNE. FIN DE L'EPOQUE NOSTALGIQUE ET DECOUVERTE D'UNE VISION « DITE PROGRESSISTE » : LES ANNEES BETON.

Prise de vue réalisée par Armand Deriaz en 1964. Diapositive sur film souple 10 cm x12,5 cm Extachrome E4 ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de l'impression offset.

Giganto format 3 m / 4,5 m.

Cette photo est symbolique. Elle évoque la disparition d'un immeuble parfaitement intégré dans cette rue. L'ancien café du Commerce est remplacé par un immeuble moderne, une des quatre ou cinq verrues architecturales déjà dénoncées. Au premier plan observez l'Hôtel Le Londres qui était un rendez-vous prisé et dont la salle à manger avait une atmosphère très agréable. Cela amène à rappeler l'existence de l'Hôtel du Paon qui était un lieu de passage obligé à Yverdon. La réputation de l'établissement tenu par Auguste Fallet s'étendait loin au-delà de nos frontières.



LA RUE DU LAC....

Les « deuches » sont là...

Rénovation du café du Commerce. La Placette a remplacé Walther – Bloch, et l'Innovation à pris la place de la Maison du peuple.

Prise de vue réalisée par Armand Deriaz en 1964. Diapositive 10 cm x12,5 cm sur souple Extachrome E4 ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de l'impression offset.

Giganto format 3,4 m x 4.5 m

La place Pestalozzi.

Véritable coeur de la cité, lieu de concentration et de croisement, elle est le témoin de tous les événements qui ont marqué la vie la cité. Comme le dit l'historien Léon Michaud sous la triplégie du château, de l'hôtel-de-ville et de l'église, incarnant la force, le droit et la foi, la place fut le rendez-vous des notables et des manants, des marchands et des chalants, des seigneurs et des vilains. En 1260 déjà, fût institué un marché hebdomadaire fixé au jeudi, et dès 1264, une foire annuelle de trois jours. Ce qui n'est pas rien puisque, ce faisant, Yverdon-les-Bains est une des villes où la tradition d'une foire est la plus ancienne dans ce pays. Passons brièvement en revue les différents édifices qui bordent cette place. Le château tout d'abord dont la construction remonte à 1260 à l'instigation de Pierre de Savoie qui entreprend la construction de la nouvelle ville d'Yverdon-les-Bains. Le château gardait la ville dont le mur d'enceinte courrait le long de rue du Four, rue du Collège et le long de la rue du Lac à la place de l'actuelle rue des Remparts, la bien nommée. Les remparts se terminaient avec les écuries du château, à l'emplacement de l'actuelle maison d'ailleurs, qui fermaient la ville à l'est par la porte dite porte de Clendy. Le château d'Yverdon-les-Bains fût terminé aux environs de l'année 1287. Des modifications ultérieures modifièrent son aspect. Ainsi, à l'origine, le toit est en bardeaux. La couverture en tuiles a été réalisée au XV^{ème} siècle. De nombreuses fenêtres furent percées dès le XVII^{ème} siècle pour aménager les appartements ballivaux puis pour abriter l'institut de M. Pestalozzi. L'hôtel de ville, édifié en 1769 sur les plans de l'architecte Eugène Burnand de Moudon, l'Aigle Royal réalisé en 1776 sur les plans de l'architecte Beat de Hennezel. Il s'agissait là d'un hôtel pour voyageurs. Le Temple, bâti en 1755, est une des rares et des plus importante église protestante. Sa caractéristique est le frontispice qui est la pièce maitresse de l'édifice. La plupart des immeubles qui bordent la place Pestalozzi s'échelonnent de la fin du XVII^{ème} siècle à la première moitié du XIX^{ème} siècle. Au dessus du café du château, se trouve encore l'ancienne grande salle du casino aménagée en 1843 dans les anciens greniers bernois dont on modifie alors les facades dans le style néoclassique. Au centre de la place se dresse la statue d'Henri Pestalozzi (1746-1827) qui est considéré comme l'un des pères de la pédagogie et dont la renommée est universelle.



LA PLACE PESTALOZZI EN 1965.

Prise de vue réalisée par Armand Deriaz en 1965, ainsi que l'atteste la plaque du vélocipède à pédales. Diapositive 10 cm x12,5 cm sur film souple Extachrome E4 ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de l'impression offset.

Giganto 3 m x 4,5 m

Rue de la Plaine. Vue sur l'immeuble Piguet (fin du XVII^{ème} siècle) d'une très belle conception architecturale. Cet immeuble est prolongé par un superbe parc. Les bains d'Yverdon étaient déjà connus des Romains et les eaux sulfureuses comptent parmi les plus anciennes de Suisse. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVII^{ème} et surtout au XVIII^{ème} siècle que les bains d'Yverdon jouirent d'une grande notoriété. Tous ceux qui parlent de la Suisse à cette époque en soulignent l'importance.

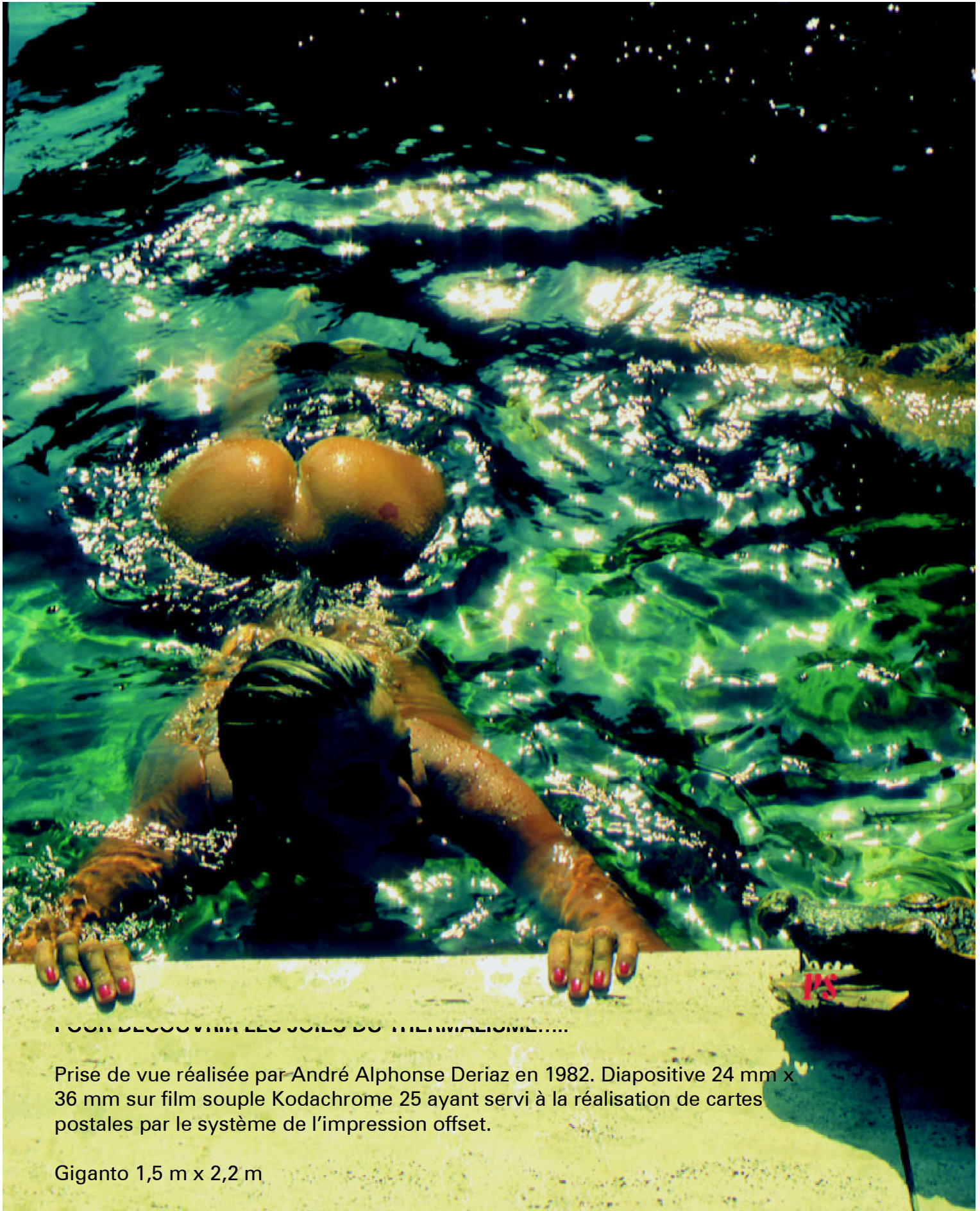


ET PRENONS LE VIRAGE POUR LA PLAINE.....

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz en 1970. Diapositive 10 cm x12,5 cm sur film souple Extachrome E4 ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de l'impression offset.

Giganto 3 m x 4,5 m.

A la fin du siècle dernier, un émigré russe M. Marzaf relance le projet des bains d'Yverdon et commercialise l'eau de source sous le nom d'Arkina. L'exploitation de l'eau minérale s'est perpétuée jusqu'à nos jours, les bains, en revanche, ont connu une fin moins glorieuse, mais, heureusement, depuis 1974, le thermalisme est de nouveau grandement présent à Yverdon-les-Bains et le Centre thermal qui va d'agrandissement en agrandissement connaît un succès croissant et mérité. Ce succès a, dans la foulée, poussé la Ville à réaménager l'ancien Hôtel des Bains. C'est un établissement quatre étoiles, magnifique, qui est en exploitation depuis la fin des années 80.



POUR DECOUVRIR LES JOIES DU THERMALISME.....

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz en 1982. Diapositive 24 mm x 36 mm sur film souple Kodachrome 25 ayant servi à la réalisation de cartes postales par le système de l'impression offset.

Giganto 1,5 m x 2,2 m

Je ne sais si cette illustration est celle de la dernière course, mais il est sûr qu'on ne courra plus longtemps à Yverdon-les-Bains, l'Expo 01 ayant sonné le glas de l'hippodrome, qui se déplace à Avenches. Le Centre équestre suisse accueillera toutes sortes de manifestations hippiques sur des installations beaucoup plus modernes et dans un cadre entièrement dédié au cheval. Nous gardons de cette image, l'image d'une ville pleine de charme tournée vers l'avenir et jalouse d'un cadre naturel préservé.



ET ASSISTER A LA DERNIERE COURSE.

Double page de l'illustré publiée en 1982 sous le titre « La journée folle d'André Deriaz »

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz.

Diapositive sur film souple Kodachrome 25 ayant servi à la réalisation de la double page par le système de l'impression offset.

Format 24 mm x 36 mm.

Giganto 1 m x 1,5 m.

Le Casino - Théâtre Benno-Besson. Trois clichés se suivent pour montrer l'évolution de ce bâtiment inauguré en 1898. En 1998, ce bâtiment a subi une cure de jouvence. Il a été restauré, la salle de spectacle a été remaniée et, à l'occasion de sa réouverture, il a pris le nom d'un metteur en scène d'origine yverdonnoise célèbre en Europe : Benno-Besson.



L'AUTRE SYMBOLE D'YVERDON-LES-BAINS, LE CASINO DEBUT DE SIECLE...

Prise de vue réalisée par Alphonse II, au début de ce siècle, soit entre 1928 et 1932....

Il utilise un téléobjectif TELEPHOT VAUTHIER.

Plaque de verre 9 cm x 14 cm ayant servi à l'impression de cartes postales par le système de la phototypie.

Giganto 1 m x 1 m 50.



LE CASINO AVANT GUERRE (LA DEUXIEME)

Prise de vue réalisée par Alphonse III, avant guerre. Plaque de verre 9 cm x 14 cm ayant servi à l'impression de cartes postales par le système de la phototypie.

Giganto 1 m x 1,5 m.



LE CASINO BENNO BESSON

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz en décembre 1998. Linhof Technika 56 mm / 72 mm

Négatif Ektacolor 160. Temps de pose ¼ seconde. Diaphragme 32.

Giganto format 2 m x 3 m.

Vision diurne et nocturne, deux instants à travers lesquels le photographe a voulu symboliser et l'éternité et la fugacité. Ces deux clichés ne sont que deux temps parmi la déclinaison infinie que le soleil et les saisons impriment à cette façade du Château. Ainsi la molasse se prend-elle à se moirer de rose, d'argent, de gris, de jaune et ces lumineuses variations ne sont pas les moindres des beautés que la Plaine sait offrir au voyageur. Notre regard se porte sur la plus réussie des façades de ce château fort. Parmi ces « carrés » que Pierre ou Louis de Savoie érigèrent au XIII^{ème} siècle, celui-là n'a pas une symétrie aussi pure que celui de Morges, et ne présente pas l'altière silhouette de celui de Champvent, toutefois il est plus urbain, dominateur certes, mais intégré à la ville qui l'engendra.

Lors de ces prises de vues, en mai 1970, les frondaisons étaient encore percées des fenêtres créées au XVIII^{ème} siècle. Depuis lors, cette façade a retrouvé sa guerrière allure moyenâgeuse, n'était-ce le clocheton qui sert d'abri à l'horloge de la Plaine, dernier vestige d'un monument érigé en plein centre de la rue de la Plaine et démoli au XIX^{ème} siècle.

Cette façade était défendue par un des bras de la Petite Toile (la Thièle), qui était moins encaissée que le canal actuel. Si l'on compare ces vues à l'aspect actuel du Château, on se réjouira de la lente et patiente restauration qui redonne tout son éclat au symbole d'Yverdon.

Non seulement sont gommées les atteintes que des générations de locataires ont infligées à l'esthétique du bâtiment, mais encore une sélection intelligente et étudiée des plus belles modifications a-t-elle permis de conserver les témoignages forts et marquants des ajouts réalisés à travers les siècles.



LE CHÂTEAU VU DE LA PLAINE EN MAI 1970

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz en mai 1970. Sinar 4 / 5 pouces.
Obectif Schneider 65 mm 1/30 s à 64

Giganto format 2 m / 3 m.

C'est avec ce clichés aux teintes vespérales que nous terminerons cette balade dans l'Yverdon du souvenir...



SYMBOLE DES SYMBOLES D'YVERDON, LE CHÂTEAU DE NUIT.

Prise de vue réalisée par André Alphonse Deriaz en 1970. Diapositive sur film souple Extachrome E4 10 cm x 12,5 cm ayant servi à la réalisation de la carte postale par le système de l'impression offset.

Synar 5 x 5 pouces objectif 65 mm 20 secondes à f16.

Giganto format 3,5 m x 4,5m

Postfaces

1 La croisade de Deriaz et Ravussin

Ils sont déterminés à sauver la précieuse collection de photographies réalisées par les cinq générations de la famille Deriaz. Dans ce but, ils ont créé, en 1996, la Fondation Deriaz. Quelque 100000 originaux sont en péril, menacés par de sournois facteurs, dont l'air ambiant et les changements de température.

C'est à Jean-Pierre Jost, chargé des relations extérieures de Kodak, que je dois le plaisir d'avoir rencontré Deriaz et Ravussin. La première entrevue eut lieu au Parc scientifique de l'EPFL, dans les bureaux de Ravussin. André Alphonse Deriaz était disert, enjoué, foisonnant d'idées et, parfois révolté. Sautant du coq à l'âne, il parlait des images géantes, de l'exposition d'Yverdon-les-Bains, de sa carrière, de sa vie aux Etats-Unis, des gens qu'il avait photographiés, de sa passion pour la femme et de son goût des belles voitures; il s'insurgeait contre l'avarice de certains banquiers et la sottise de ceux qui ne comprenaient ni l'enjeu de leur projet ni l'importance de la technologie numérique dans le sauvetage d'un patrimoine culturel inestimable; il brûlait de convaincre certains de coopérer, de se passionner, d'agir. Ce jour-là, la faim, sans doute, l'incita à mettre un terme à son discours. Des quatre heures de discussion, je tirai à peine de quoi écrire un entrefilet...

Méfiez-vous du professeur Pierre Emile Ravussin. Son titre, ses diplômes et le nombre de brevets qu'il a déposés impressionnent. Sa réserve désarçonne, qui tranche de manière si frappante sur l'exaltation de Deriaz. Méfiez-vous, car sous le voile de la respectabilité se cache un homme qui aime la farce, adore la provocation, défie les sceptiques et jubile à l'idée de reculer les limites du possible. Le scientifique qu'il est se rit de tout problème. "C'est un cerveau, dit Deriaz; sans Ravussin, il n'y aurait pas de première mondiale à Yverdon-les-Bains." On imagine sans peine que rien non plus n'aurait pu être réalisé sans Deriaz, cette infatigable locomotive.

Une seconde visite au Parc scientifique de l'EPFL fut déterminante: leur plan était grandiose, il s'agissait de "jamais vu". Il fallait parler de leur réalisation. Les images géantes étaient superbes; Jean-Pierre Jost, photographe émérite, en était médusé. L'article se fit donc, autour de la fondation, autour de leur projet; il n'y manquait alors que les illustrations. Les délais étaient draconiens, l'imprimerie attendait. Déstabilisée, je les traitais mentalement de "pieds nickelés". Harcelés, Deriaz et Ravussin étaient mis sous pression et m'abreuyaient de propos lénifiants: tout serait livré à temps.

La photo clé de l'article, les représentant devant le premier panneau géant (accroché par Deriaz en fin d'après-midi), fut faite dans la nuit et livrée aux premières heures du jour. Ils avaient tenu parole. "Je n'étais pas rasé depuis deux jours et Ravussin avait les yeux cernés", disait Deriaz, riant.

"Nous sommes des troublions, dit le photographe, parce que nous avons une longueur d'avance: personne n'est capable de faire ce que nous faisons." Les deux hommes réussiront leur croisade tant leur enthousiasme est communicatif. Aujourd'hui, s'ils n'ont pas encore gagné la guerre, ils ont déjà gagné une bataille. Les gigantes exposés dans l'ancienne usine Hermes Precisa, à Yverdon-les-Bains, en sont les garants.

Evelyne Mach



Il est dix heures vingt cinq du soir. Les troublions posent devant la première grande image pendue à Yverdon. Il faut encore transférer l'image de la camera digitale Kodak DCS460 sur un CD-ROM au moyen du super - ordinateur Tecvision Imaging 30 et le porter à l'impression à Lausanne.

Deuxième partie

Oeuvres personnelles

des

DERIAZ photographes

LES DERIAZ

Les Deriaz sont originaires de Baulmes, ancien village du Nord vaudois lové au pied de la chaîne du Jura et connu dès l'Antiquité. On peut imaginer les vergers en fleurs, au printemps, dans le quartier du Theu, où est sise la maison de famille. Au dos du village, le soutenant et l'encerclant à demi, quelque contreforts précèdent la pente raide et boisée que couronnent les Aiguilles-de-Baulmes. Une route en lacets mène aux chalets d'alpage, aux vastes pâturages et au col de l'Aiguillon proche de Sainte-Croix et de la France. Au pied de la montagne, des chemins tranquilles conduisent aux villages d'alentour et descendent vers Grandson, Yverdon, Orbe.

A Baulmes, de grands toits protègent les récoltes et les bêtes, les habitants et leur vie familiale qu'ils aiment à garder secrète.

François-Louis Deriaz, dit Boret, et Louise-Fanchette née Collet, sa femme, ont trois enfants, deux garçons et une fille qui, seule, restera au village, s'y mariera et habitera une maison du voisinage. Un de ses arrière-petits-fils, un Pérusset d'Yverdon, laissera lui aussi un nom dans la photographie.

Les ancêtres de la famille ne manquaient pas d'imagination ni d'esprit d'initiative. Jean-Pierre Deriaz (1734-1809) publia un projet d'écriture universelle, Le Palais des soixante-quatre fenêtres. Jacques-François-Louis Deriaz (1731-1838), oncle de François-Louis, part gaillardement pour le Service étranger et parcourt avec les troupes françaises l'Espagne et la Russie. De retour en Suisse avec le grade de colonel, il devient inspecteur des Milices vaudoises de 1830 à 1832.

Le recrutement au Service étranger va sur son déclin. Ce ne sont pas les ambitions guerrières qui préoccupent les deux garçons Alphonse et Louis. Comme bien d'autres Vaudois de l'époque, ils sont attirés par les pays d'outre-mer où tant d'entreprises, irréalisables dans une Suisse encore pauvre, semblent possibles à qui veut travailler et lutter. Qui sait si on ne trouvera pas un filon d'or ?

ALPHONSE I

Alphonse (1827-1889) est l'homme qui nous intéresse. Il fait le mort pendant plusieurs années. On sait seulement qu'en 1851, âgé de vingt-quatre ans, il se trouve en Angleterre, dans le Surrey, au service d'une famille de la région, et qu'il épouse, à Southwark, Caroline-Louise Lehmann, jeune Suissesse comme lui enfant de paysans. La légende familiale veut qu'elle meure en couches et que, très éprouvé, Alphonse reparte en voyage. On ne sait rien de plus précis sur les années suivantes, mais, dans la maison de Baulmes, on montre encore un vieux guide autralien

A partir de 1866, les renseignements deviennent plus clairs : Alphonse Deriaz est en France, il passe de ville en ville, photographiant les monuments importants. Un album, mêlé aux photographies qu'il fera dans son atelier de Morges, en témoigne. Comment, quand et où Alphonse est devenu photographe ? On dit qu'il aurait travaillé avec Abel Niepce de Saint-Victor, à Paris, le neveu de l'inventeur de la photographie.

Les raisons sociales imprimées au dos de ses photographies témoignent de l'existence de plusieurs ateliers : sous son nom on trouve les mentions de Baulmes, Bière et Morges. Les militaires aiment à se faire photographier. Alphonse choisit de gagner sa vie près des casernes de Morges et de Bière. C'est le vingt-cinq avril 1872 qu'il épouse à Baulmes sa cousine Sophie Deriaz. Il l'installe à Morges, au 15 de la rue Centrale. C'est en plein mois d'août 1873 que naît leur fils Alphonse.

Le photographe ne manque pas de travail. Les soldats et leurs exercices, les pensionnats nombreux dans la région, les volées d'écoliers ainsi que les nombreuses sociétés de Morges lui assurent son gagne-pain. Il bénéficie encore d'un autre atout : ses missions à travers les départements français l'ont fort bien préparé à la photographie architecturale. Les propriétaires de La Côte en profitent pour faire photographier leurs demeures. Alphonse prendra aussi des paysages pour les touristes, des vues d'ensemble d'Aubonne, de Morges et de son église, de ses rues, d'un pont, des quais et des bateaux, dont quelques-uns sont construits sur place, de nouvelles locomotives, d'un break flambant neuf, d'un cheval avec son cavalier ou son amazone.

De plus en plus intégré à la petite ville, Alphonse photographie les notables, les bourgeois, médecins, professeurs, commerçants. Son œuvre prend forme. Elle est exceptionnelle par l'accent mis sur les groupes, les métiers. Les modèles sont venus à l'atelier et posent dignement, comme il est coutume en ce temps.

Un soir de 1889, Alphonse Deriaz meurt subitement d'une apoplexie cérébrale. Son épouse et son enfant sont atterrés. Si aucun problème pécuniaire ne semble tracasser la famille du vivant du père, la situation est maintenant renversée. Le jeune Alphonse, dit Armand, alors âgé de 16 ans ne continuera pas ses études. Sa mère qui a gardé de bonnes relations avec sa famille de Baulmes, se sent très seule à Morges.

ALPHONSE II

Alphonse II et sa mère déménagent avec meubles et décors et, heureusement pour l'histoire, tout un lot de photographies et de négatifs sur verre, principalement des collodions de formats 9/12, 13/18 et 18/24. Le tout trouvera facilement place dans les vastes communs et les galetas de la maison de Baulmes qui devient leur domicile

La décision du jeune homme est prise : il restera à Baulmes pour ne pas abandonner sa mère. Il sera photographe comme son père et saura gagner sa vie. Il s'accoutume à sa nouvelle vie, très différente de celle de Morges mais attrayante à bien des égards. Il apprend, en les photographiant, à connaître gens et usages, sa parenté, ses concitoyens, le village, les travaux de la plaine et de la montagne, les paysages si variés des labours aux pâturages.

Pour se perfectionner, Alphonse II répond à un photographe de Pontarlier qui recherche par annonce un assistant. Il s'y rend à travers bois en plein hiver. Il aura un pied gelé. Ce n'était pas encore le Jura des larges routes ouvertes toute l'année. Pour permettre le passage des voitures et des diligences en hiver, on devait atteler parfois jusqu'à quatorze chevaux pour tirer le triangle. Le ski n'était pas encore à la mode.

Grand lecteur, habitué déjà du vivant de son père à suivre les revues photographiques, Alphonse s'abonne à plusieurs d'entre elles et ne craint pas de compléter ses connaissances par la consultation d'ouvrages scientifiques. Les marges des revues sont souvent noircies d'annotations critiques ou d'approbations consciencieusement fondées sur ses expériences personnelles. Informé de la possibilité d'illustrer des cartes postales, il comprend immédiatement le débouché important qu'y trouveraient ses photographies ; ainsi la possibilité lui serait donnée de travailler à Baulmes. Il accepte aussi de vendre du matériel photographique.

Alphonse Deriaz, dit Armand, devient éditeur. Il connaît Auguste Vautier-Dufour, presque un voisin puisqu'il habite Grandson, admire son invention, le téléphot, et tous deux expérimentent ensemble l'appareil, choisissent des points de vue remarquables pour prendre des panoramas qu'Alphonse Deriaz publie en plus des cartes postales.

Depuis quelques années le pays est en pleine mutation. Le photographe suit le mouvement et les documents qu'il a laissés rappellent la construction du chemin de fer Yverdon-Sainte-Croix, la transformation de la ligne de Vallorbe et le percement du tunnel du Mont d'Or, qui permet enfin une liaison rapide France-Italie. A Baulmes, l'usine de chaux et de ciment perce de nouvelles galeries.

C'est une brune jeune fille de Baulmes, pétillante de gaieté et pleine d'entrain qui deviendra Mme Deriaz. Elle s'appelle Elise Cachemaille. Le mariage sera célébré le 7 mars 1914 et, aussitôt après, pour la plus grande joie de la jeune épouse qui n'a jamais voyagé si loin, c'est le départ en train pour la Côte d'Azur. Avant la fin de l'année, la guerre éclate et, le 16 février 1915, naît leur fils Alphonse III.

Au bord du Lac de Joux, Auguste Raymond a remis son atelier à Marcel Deriaz de Vallorbe, cousin d'Alphonse II, qui a fait son apprentissage chez lui.

ALPHONSE III

Il y aura, comme pour la génération précédente, dix-sept ans de bonheur avant le choc de la mort d'un père qui disparaît trop tôt. Cette fois, mère et fils sont chez eux, dans leur maison d'édition, dans leur village d'origine.

Alphonse III continuera dans la même voie ; comme tout bon Deriaz, il sait déjà parfaitement photographier : non seulement prendre des vues mais aussi développer. Son père, homme de laboratoire, lui a beaucoup appris. Depuis plusieurs années, Alphonse accompagnait son père dans ses déplacements pour le seconder, et le guider aussi, car sa vue avait faibli, jusqu'à la cécité.

Pour compléter sa formation professionnelle, le jeune photographe a fréquenté les écoles de photographies de Vienne et de Berlin ; ayant acquis la parfaite maîtrise technique de son métier, et usant de tous les moyens de locomotion modernes, il est un des premiers Suisses à photographier le Plateau et les Alpes, en particulier le Valais, le Cervin et les Dents-du-Midi. Pendant la deuxième guerre mondiale, il tire les photos d'identité de tous les habitants de la région. Longtemps durant ses absences, la mère toujours dynamique et entreprenante, contrôle les différentes phases de l'impression et la diffusion des cartes postales.

LA QUATRIEME GENERATION

En 1938, Alphonse Deriaz épouse Marguerite Deriaz qui, malgré son nom, n'est pas de sa proche parenté. Comme l'a fait sa mère, sa femme l'assiste et prend de grandes responsabilités dans la maison d'édition, l'accompagnant souvent dans ses déplacements commerciaux. Elle lui donne quatre enfants. Ses deux fils, Armand, né en 1942 et André Alphonse, né en 1948, deviennent eux aussi photographes. Leur père publie dans ses nouvelles collections de photographies de l'un et de l'autre. Les jeunes gens en sont fiers, mais aspirent à d'autres activités.

Chez l'aîné, la sensibilité sociale et la curiosité de l'humain sont fortes. Il est ouvert aux événements politiques de Suisse et du monde. Ses reportages le conduisent notamment dans les usines en grève et les camps de Palestiniens.

Le second, André Alphonse est davantage un homme de laboratoire et de recherche. Il utilise sa curiosité inventive dans la couleur et dans les photographies de mode ou de publicité.

Si l'aîné a fréquenté l'Ecole de Photographie de Vevey, le second s'est formé lui-même, rassemblant dès son plus jeune âge dans un coin de la grande maison le matériel abandonné par ses aînés, pour tenter seul ses expériences.

LA CINQUIEME GENERATION

Lionel, fils d'Armand est né en 1969. Il est diplômé de l'Ecole de Photographie d'Yverdon et travaille dans son atelier de Lausanne. Il s'est spécialisé dans la photographie de publicité, dans le monde de la joaillerie et de l'horlogerie.

Sarah, fille d'André Alphonse est née en 1975, et suit actuellement les cours de l'Ecole de Photographie de Vevey. A l'âge de dix-huit ans elle a été la lauréate du grand prix de la photographie de la ville de Lausanne. Elle participe à une exposition collective itinérante à Turin, Genève et Lausanne. Elle expose personnellement à Yverdon-les-Bains.

Extraits de 100 ans de photographie chez les Vaudois par Elizabeth Breguet



AUTO PORTRAIT D'ALPHONSE I 1827-1889

Prise de vue réalisée dans son atelier de Morges en 1868 sur plaque de verre de format 18 cm x 24 cm.

Giganto 1,2 m x 2.4 m



L'image du père.



L'insouciance



La déception



La résignation



La vieillesse



La mort



AUTO PORTRAIT D'ALPHONSE II dit Armand 1873-1932



AUTO PORTRAIT D'ALPHONSE III 1915-1995



PORTRAIT D'ARM AND

1942



AUTO PORTRAIT D' ANDRE ALPHONSE

1948



AUTO PORTRAIT DE LIONEL 1969



Venise 1998



AUTO PORTRAIT DE SARAH 1975



Séverine sous la douche



Capucine 1996

Deuxième partie (suite)

Oeuvre personnelle

du

professeur Pierre Emile Ravussin

M. Pierre Emile Charles Ravussin est lui aussi originaire du village de Baulmes que son grand père, syndic, dirigea d'une poigne de fer. Après un diplôme d'ingénieur physicien à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, une thèse de doctorat en Sciences Techniques et un diplôme post-grade en Statistiques, il crée la société Alcyon S.A., leader mondial du laser industriel d'usinage. Après la vente de la société à la SSIH, il met sur pied un cours post-grade à l'Université de Paris VII, soutenu par l'Organisation Météorologique Mondiale, l'Organisation Mondiale de la Santé, le Programme des Nations Unis pour l'Environnement, le Ministère français de l'Environnement et la Météorologie Nationale française. A la fin de son mandat, il rentre en Suisse où il fonde une société spécialisée dans l'imagerie informatique et management en temps réel. Actuellement, il poursuit son activité au Parc Scientifique de L'EPFL dans le cadre de la société MAS S.A. avec un projet soutenu par la Fondation pour l'Innovation Technologique. Il est aussi directeur de la Maison de la Carte Postale et de la Photographie SA à Baulmes et vice-président de la Fondation Deriaz.

Fin 1960, Maiman invente le laser à rubis. Enthousiasmé par cette découverte, Pierre Emile Ravussin, alors étudiant, se débrouille pour trouver le matériel nécessaire à la construction d'un prototype.

Il emprunte chez Djévahirdjian SA à Monthey un très précieux et très rare monocristal de rubis. Grâce à son ami Henry Germond, photographe, il se procure un puissant flash de studio. Son professeur de physique Jean-Pierre Borel est d'accord de mettre un laboratoire à sa disposition dans le cadres des travaux pratiques de physique.

Peu de temps après éclate la première réaction en chaîne de photons. Le premier tir laser est effectué à l'École Polytechnique. Ce succès d'un étudiant n'est pas du goût de tout de monde, ce qui fait dire « A l'EPUL, il y a des chercheurs qui cherchent et des étudiants qui trouvent ». Cette sentence a valu quelques ennuis au jeune physicien. La mesure de la cohérence d'un laser à rubis sera son travail de diplôme qu'il obtient en 1964.

Le papier en poche, il est engagé chez Djévahirdjian SA où il monte le laboratoire de mesure des cristaux laser. Jusqu'alors un bon cristal était celui qui parvenait à percer une pièce de deux francs, en argent, de l'époque. Il construit un bolomètre formé d'un cône en argent dont l'intérieur est noirci au platine. Un thermocouple convertit la chaleur du cône en signal électrique. Cet appareil très sensible permettait d'obtenir des mesures relatives de l'énergie lumineuse de sortie de chaque cristal laser. Un exemplaire existe toujours.

Décidé de voler de ses propres ailes, il fonde, en 1967, la société Alcyon avec quelques associés, dans le but de développer des machines laser. Pour créer le fond de roulement, Alcyon commercialise un amplificateur haute fidélité de puissance à transistor de 20W que Ravussin a inventé. Une première « première mondiale », car les amplificateurs Hi-Fi à transistor du commerce n'excédait pas 3W à l'époque. C'est un succès. Plusieurs centaines d'appareils sont vendus dans le rayon local. Malheureusement, la mort tragique du seul vendeur de l'entreprise, M. Claude Deriaz, stoppe l'élan. Entre temps, un prototype de laboratoire de Machine Laser a été construit. Des essais de soudage sont effectués pour des clients. Les essais sont si prometteurs qu'une entreprise commande une machine laser industrielle qui n'existe que sur le papier. Oui, oui, vous avez bien lu : commande ferme d'une machine qui n'existe que sur le papier. Il n'y a pas si longtemps, les entrepreneurs savaient encore prendre des risques. La machine est construite, livrée. Et en quelques mois, la société récupère son investissement par la vente des pièces produites.

La société Omega est intéressée par le procédé laser afin de résoudre le délicat problème de la fixation de pièces du remontoir automatique des montres Seemaster. Mais il faut pouvoir effectuer plusieurs points de soudure simultanément. Qu'à cela ne tienne, Ravussin invente le Trisectron, puis le Multisectron, dont Alcyon et Omega se partagent le brevet. Une montre Seemaster soudée au laser Ravussin s'est promenée sur la Lune, portée par Armstrong, en août 1969.

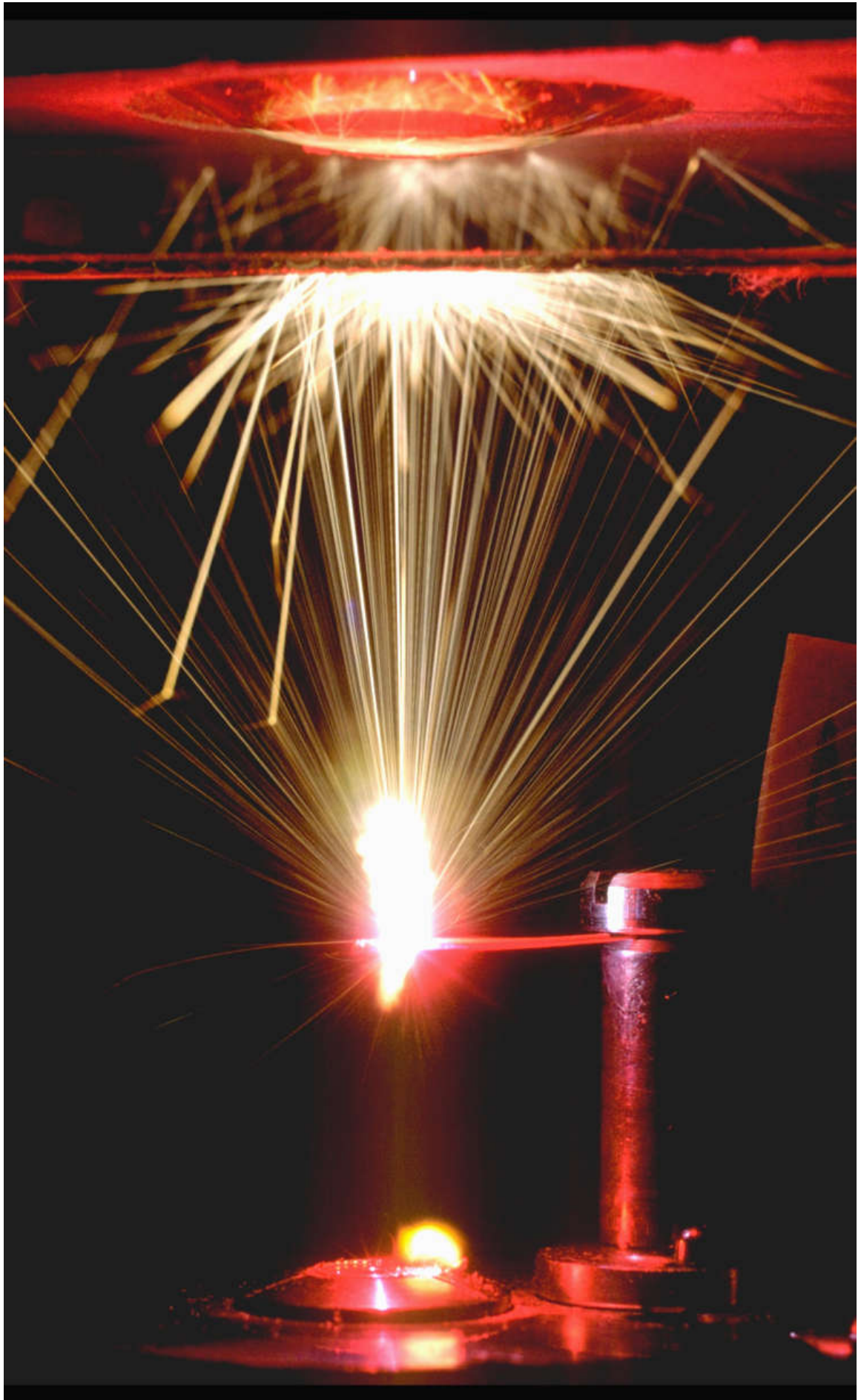
Le rayon laser sert aussi à percer. La Confédération a subventionné une société à hauteur de Fr 30 millions, afin de développer une machine à percer les pierres d'horlogerie. Cette machine doit avoir la productivité nécessaire pour couvrir toute la demande suisse. La machine est construite. Elle fonctionne. Ce n'est pas du goût des pierristes indépendants qui veulent briser ce nouveau monopole. L'un d'eux commande sur le papier (eh oui, encore) une machine de perçage. Une série de machines sont construites avec un rapport qualité prix dix fois supérieur à la machine subventionnée. Bien quelques années plus tard, l'ensemble des machines laser de perçage construites par Ravussin ont été rachetées par Djevahirdjian SA où elles fonctionnent toujours plus de trente ans après leur mise en service. Elles servent à percer les rubis de montres pour les marques suisses prestigieuses encore indépendantes. Récemment, Ravussin a reçu le mandat de moderniser ce parc de machines.

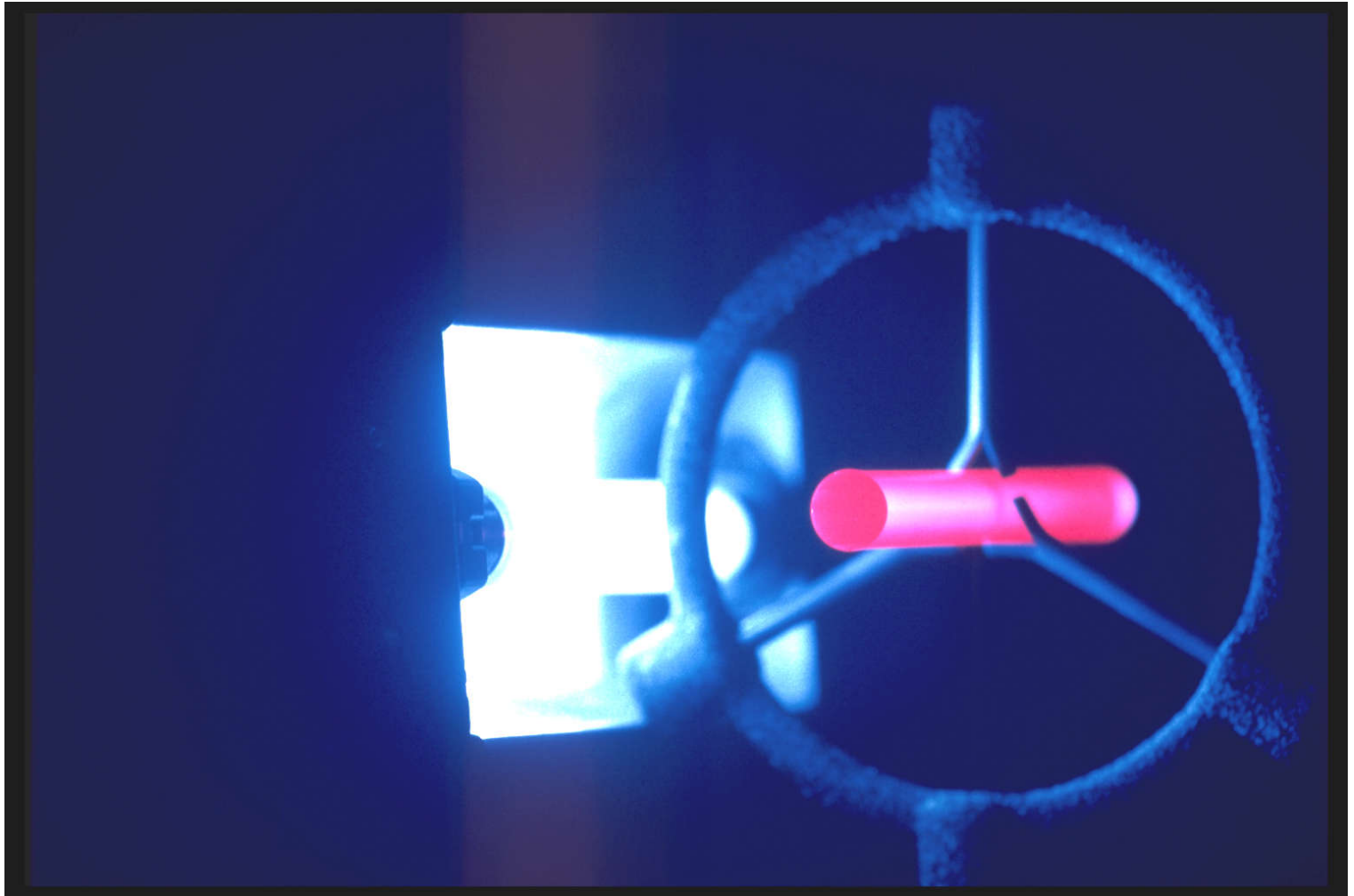
Tiré de « Moi, je, autobiographie inachevée d'un inventeur »

Page suivante : perçage d'un fil de titane.

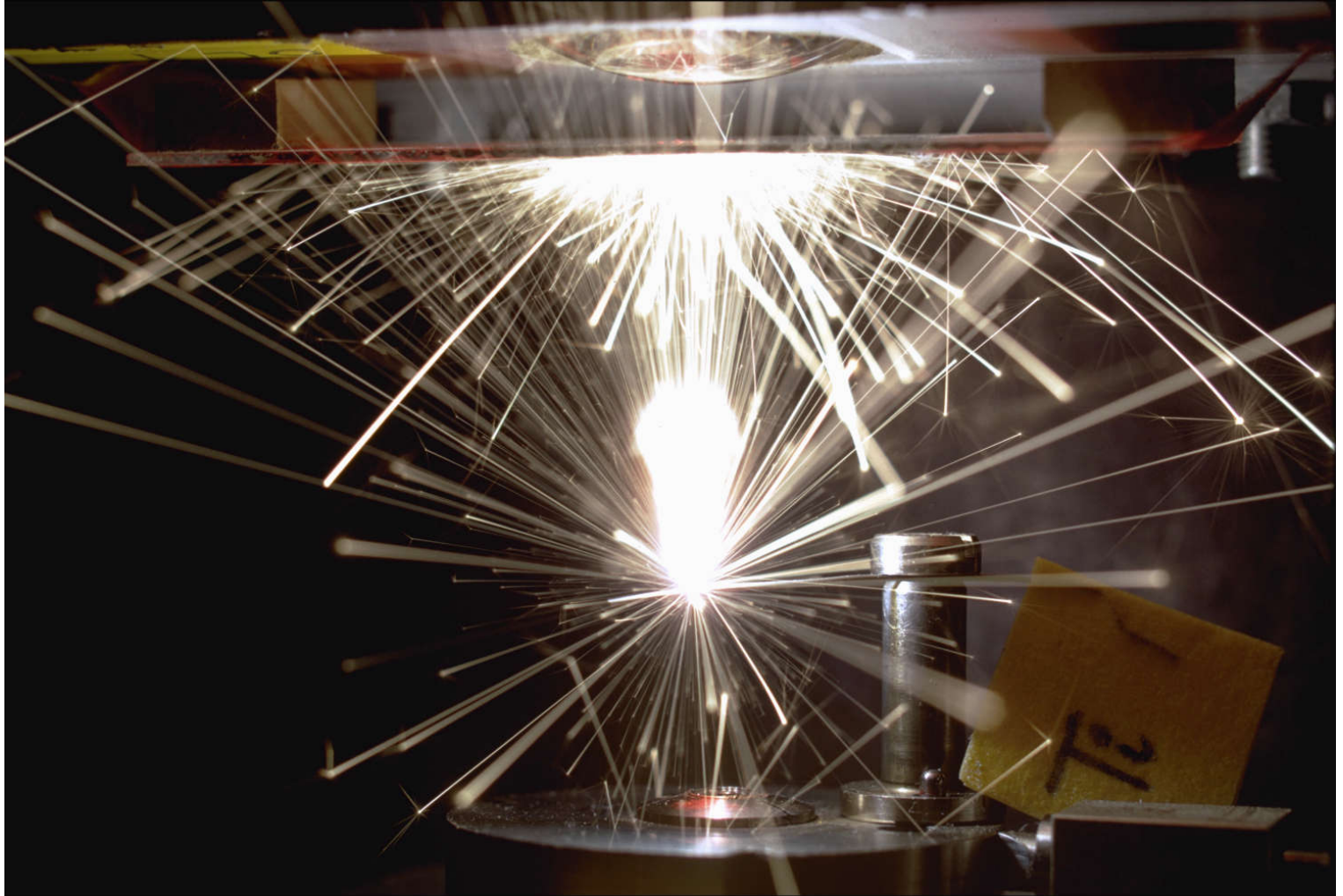
La lumière rouge du laser à rubis illumine la scène.

Diapositive 24 mm x 36mm Kodachrome , octobre 1967





Le précieux monocristal de rubis émet une lumière rouge, lorsqu'il est éclairé par la lampe ultraviolette.



Le faisceau lumineux du laser liquéfie et vaporise le fil de titane. Les gouttelettes de métal liquide sont projetées en tout sens et explosent au contact de l'air.



Le premier vol orbital américain a été effectué par John A. Glenn le 20 février 1962. Peu de temps, après Pierre Emile Ravussin est chargé par la NASA de porter le même scaphandre de cosmonaute.



Mais il n'y a pas que la science !

Comité d'honneur de l'exposition « VISIONS D' YVERDON - LES - BAINS ».

- Mlle Noëlle Deriaz, tante d'André A. Deriaz et marraine de Pierre E. Ravussin.
- Mme Evelyne Mach, rédactrice de la partie française de « VISIO ».
- M. Pierre Coigny
- M. Henri Cornaz
- M. Daniel von Siebenthal, conseiller municipal d'Yverdon - les - Bains.
- M. Dominique Montavon, chargé de mission auprès de EXPO 01.
- M. J. P. Jost, chargé de la communication de Kodak Suisse S.A.
- M. Nicolas Crispini, photographe et collectionneur, à Genève
- M Claude Daenzer, lecteur, à Yverdon - les - Bains

Cet ouvrage a été réalisé, en première mondiale, au Parc Scientifique de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne dans les laboratoires de MAS SA par un procédé exclusivement numérique.

Le procédé et les méthodes ont été inventés par le Professeur Pierre Emile Ravussin.

La réalisation technique a été confiée à la Maison de la Carte Postale et de la Photographie SA.

André Alphonse Deriaz, Président de la Fondation Deriaz, en a assumé la direction artistique.

Jean-Jacques Schaer, libraire et vecteur culturel, a commenté avec sensibilité les photographies d'Yverdon.

Claude Daenzer a relu l'ouvrage.

Les sponsors suivants ont contribué à la réussite de la publication : Kodak, Agfa, Xerox, Generali & MAS.

Il a été publié :

- six exemplaires de la maquette le 14 mars 1999
- six exemplaires de la 1^{ère} version le 18 mai 1999.



Rédition
Gigantos Imaging Technologies SA
1446 Baulmes.